



HAL
open science

Le langage des Noirs dans l'”Essai sur l'inégalité des races humaines” de Gobineau. Sensation et création

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. Le langage des Noirs dans l'”Essai sur l'inégalité des races humaines” de Gobineau. Sensation et création. Wort Macht Stamm. Rassismus und Determinismus in der Philologie, Fink, pp.227-238, 2012. hal-00910050

HAL Id: hal-00910050

<https://hal.science/hal-00910050>

Submitted on 1 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le langage des Noirs dans l'Essai sur l'inégalité des races humaines de Gobineau.

Sensation et création

On connaît le système raciologique de Gobineau, qui distingue trois grandes « races », placées sur une échelle graduée (Poliakov 1987 : 265 et suiv. ; Todorov 1989 : 153 et suiv. ; Taguieff 1998 : 21 et suiv.). En haut figurent les Blancs, porteurs d'énergie et d'intelligence : ce sont les seuls qui, dès le départ, sont susceptibles d'apporter la civilisation, malgré le pessimisme historique à l'œuvre dans l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855). Suit la « race jaune », qui a des dispositions à l'« apathie », mais qui conserve une certaine forme de rationalité. Vient ensuite la « variété mélanienne », qui ne « sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint », et qui est caractérisée par l'« avidité [...] de ses sensations » (Gobineau 1983 : I, 339 et suiv.) : « Ce qu'il [le Noir] souhaite, c'est manger, manger avec excès, avec fureur » (*ibid.*, 340).

Le Noir semble donc réduit un corps quasiment privé de cerveau, corps lui-même limité à une pure fonction digestive, par ailleurs hypertrophiée. Le Noir est du côté de l'instinct et de la matière. Son *hybris* paraît tournée entièrement vers lui-même : il consomme, il absorbe gloutonnement, au lieu de produire et de créer. Être du pure sensation, il oscille entre des pulsions contradictoires.

La négrophobie gobinienne, pour choquante qu'elle soit, n'est pas isolée à son époque. Elle pouvait prendre appui sur un discours « scientifique », par exemple celui du médecin Virey qui, dans son *Histoire naturelle du genre humain* (1824), explique que le Noir constitue une sorte d'intermédiaire entre l'orang-outang et le Blanc. Dessins à l'appui, l'auteur entend prouver que ces trois « espèces » différentes prouvent la supériorité à la fois esthétique, morale et intellectuelle de l'homme blanc, dont l'angle facial est presque droit, tandis que celui du Noir, nettement plus fermé (ce qui a pour conséquence de lui comprimer le cerveau et de rendre sa mâchoire proéminente), le rapproche à l'évidence de celui du singe, son « compatriote » (Virey 1824 : II, 43). Virey assure par ailleurs que « les nègres sont de *grands enfants* » (*ibid.*, 43 ; je souligne). Entendons le terme dans son sens étymologique : *in-fans*, qui ne parle pas. Ou plus exactement : qui n'a pas les mêmes *capacités linguistiques* que les Blancs. « Leurs langages », écrit Virey à propos des Noirs, « très bornés, monosyllabiques, manquent de termes pour les abstractions » (*ibid.*, 56) – ce qui est bien normal, puisque ce sont des êtres portés sur l'usage des sens, et même tout proches de l'animalité.

Gobineau, de son côté, ne semble pas penser pas différemment, puisque « le nègre de la côte occidentale de l'Afrique » lui rappelle « la structure du singe » (Gobineau 1983 : I, 241-242). Pour lui également, cette représentation dégradée des Noirs a des conséquences sur leur façon de parler. Et comme Gobineau ne cesse d'exprimer ses convictions selon une rhétorique qui emprunte au lexique des mathématiques ou de la géométrie, il termine le chapitre XV du livre I, qu'il consacre à l'inégalité des langues entre elles, par l'axiome suivant : « La hiérarchie des langues correspond rigoureusement à la hiérarchie des races » (*ibid.*, 339). Contre les « panégyristes de l'espèce nègre », qui « ont fait ruisseler cette prétendue civilisation noire sur toute l'Égypte, et l'ont encore tirée vers l'Asie », Gobineau assure que « la physiologie, la linguistique, l'histoire, les monuments, le sens commun, réclament unanimement contre cette façon de représenter le passé » (*ibid.*, 442).

Un auteur comme Blumenbach (cité en note, dans *l'Essai*, pour ses « listes de nègres remarquables » [*ibid.*, 209]), a beau avoir montré, comme le fera de manière systématique l'abbé Grégoire, tout ce que les Noirs ont pu apporter sur le plan culturel, Gobineau balaie d'un trait de plume ces arguments, au motif que « l'imitation n'indique pas nécessairement une rupture avec les tendances héréditaires » (*ibid.*). On va donc examiner pour commencer comment s'expriment ces Noirs imaginaires auxquels l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* tente de donner une consistance historique, en prenant pour exemple une page où Gobineau livre le portrait caricatural d'un général haïtien.

I. L'exemple du général haïtien : psittacisme et barbarie

L'histoire d'Haïti constitue sans doute un traumatisme dans l'histoire de la France. Obtenue grâce à un long combat, commencé en 1791, l'indépendance de l'île, en 1804, fut marquée par des massacres de Français, colons et militaires. C'est pour contrer les vellétés indépendantistes de Toussaint-Louverture que Bonaparte décida de rétablir l'esclavage, en 1802 – il faudra attendre 1848 pour qu'il soit définitivement aboli dans les colonies françaises (Schmidt 2005 : 221 et suiv.). Le personnage du « bon nègre » apparaît dans la littérature française, et notamment au théâtre (Chalaye 1998 : 134 et suiv.), dès la fin du XVIII^e siècle. Il se perpétue dans d'autres genres, notamment en poésie, à l'époque romantique (Hoffmann 1973 : 148 et suiv.) — signe d'une hantise durable à l'idée que pourrait se reproduire ailleurs la révolte des esclaves de Saint-Domingue, future Haïti. Ce type de figure, qu'on trouve par exemple dans le roman de Picquenard intitulé *Adonis*

ou le bon nègre (1798), incarne l'esclave « raisonnable » et fidèle à son maître (Biondi 2010 : 29 et suiv.). Il refuse la violence de ses congénères et défend la plantation sur laquelle il vit dans la mesure même où le Blanc qui le fait travailler est un « bon maître » – c'est-à-dire pas trop cruel. Avec ces deux figures qui se répondent, on est à l'évidence dans un système au mieux réformiste, et qui ne met par conséquent pas en question l'esclavage comme tel. Il en va déjà autrement avec *Bug-Jargal* (1826), le roman du jeune Hugo qui montre la révolte haïtienne dans toute sa violence réelle – même si le héros, tombant amoureux d'une Blanche, ménage une réconciliation possible ; mais cette possibilité, précisément, ne se réalise pas : texte déjà romantique, *Bug-Jargal* fait un détour par l'histoire d'Haïti pour faire voir les conséquences désastreuses, sur un plan général, de toute forme de pouvoir tyrannique (Gengembre 2010 : 230 et suiv.).

La page que Gobineau consacre à Haïti, dans son *Essai*, relève encore d'une autre temporalité. Elle renvoie à l'histoire contemporaine, donc à un monde post-esclavagiste, mais aussi à une société haïtienne qui, pour être devenue indépendante, n'en reproduit pas moins des phénomènes de domination, à commencer par le règne despotique de Faustin Soulouque, élu président par le Sénat, en 1847, mais proclamé empereur en 1849 – il le restera pendant dix ans. C'est donc dans ce contexte politique que s'inscrit le passage suivant, qui figure au livre I, chapitre 5, de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* :

« Veut-on, dans ce pays-là, s'approcher d'un haut fonctionnaire ? on est introduit près d'un grand nègre étendu à la renverse sur un banc de bois, la tête enveloppée d'un mauvais mouchoir déchiré et couverte d'un chapeau à cornes largement galonné d'or. Un sabre immense pend à côté de cet amas de membres ; l'habit brodé n'est pas accompagné d'un gilet ; le général a des pantoufles. L'interrogez-vous, cherchez-vous à pénétrer dans son esprit pour y apprécier la nature des idées qui l'occupent ? vous trouvez l'intelligence la plus inculte unie à l'orgueil le plus sauvage, qui n'a d'égal qu'une aussi profonde et incurable nonchalance. Si cet homme ouvre la bouche, il va nous débiter tous les lieux communs dont les journaux nous ont fatigués depuis un demi-siècle. Ce barbare les sait par cœur ; il a d'autres intérêts, des instincts très différents ; il n'a pas d'autres notions acquises. Il parle comme le baron d'Holbach, raisonne comme M. de Grimm, et, au fond, il n'a de sérieux souci que de mâcher du tabac, boire de l'alcool, éventrer ses ennemis et se concilier les sorciers. Le reste du temps, il dort » (Gobineau 1983 : 185).

On a ici affaire à une caricature, au sens propre du terme – le célèbre dessinateur Cham avait d'ailleurs publié en 1850, dans le journal *Le Charivari*, un ouvrage intitulé *Soulouque et sa cour. Caricatures*, où figurent de nombreux dessins de courtisans haïtiens miséreux (Hoffmann 2007 : 85 et suiv.). Tout se passe comme si Gobineau, dont on sait qu'il n'est pas dénué de talent littéraire (Rey 1981), y compris dans l'*Essai* lui-

même (Boissel, dans Gobineau 1983, Notice : 1218), et même qu'il possède une dimension comique (Gaulmier, dans Gobineau 1983, Introduction : XLVII), tout se passe, donc, comme si Gobineau transposait dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines* une série de dessins satiriques récemment parus. Pour lui, le scandale n'est pas qu'un président se fasse sacrer empereur : Gobineau, qui se fera envoyer très officiellement en mission diplomatique en Perse, sous le Second Empire, n'est nullement un opposant à Napoléon III. Non, l'objet de la satire gobinienne, c'est bien qu'un Noir accède au sommet du pouvoir et que celui-ci soit conduit à reproduire (mais sur un registre forcément dégradé) un modèle européen. Le « haut fonctionnaire » en question appartient donc à la cour de Faustin I^{er}. Tout, en lui, traduit un mélange ridicule, une greffe impossible, une tentative condamnée à l'échec, selon Gobineau, d'européaniser le sauvage – ce discours raciste et radicalement différentialiste est d'ailleurs cela même qui conduit l'auteur de l'*Essai* à adopter, le plus souvent, une position anti-colonialiste. « Tout ce que, depuis soixante ans, le libéralisme le plus raffiné a fait proclamer dans les assemblées délibérantes de l'Europe » (Gobineau 1983 : 184-185) peut bien avoir trouvé des échos en Haïti, la population de cette île n'en reste pas moins composée d'anciens esclaves, donc de Noirs, donc d'être « inférieurs », selon le schéma gobinien de la hiérarchie des races.

Voilà donc un homme politique haïtien qui s'affuble d'un chapeau à cornes mais qui arbore un mouchoir déchiré, qui porte un habit brodé mais sans gilet, qui est ceint d'un sabre mais qui chausse des pantoufles, etc. Bref, on n'échappe pas à sa « race », et toute prétention à s'élever vers la blancheur européenne ne produit qu'un mixte ridicule, qui montre en définitive que chacun ferait mieux de rester comme il est, sans préjudice, par ailleurs, d'une décadence que Gobineau croit universelle. Car si ce général haïtien affalé sur son banc incarne l'antithèse des héros du temps jadis qui hantent l'auteur de l'*Essai*, il révèle aussi, indirectement, la dégradation politique supposée inéluctable des sociétés occidentales, lesquelles, malgré les soubresauts de l'Histoire, s'acheminent vers une démocratisation croissante que l'aristocrate Gobineau abhorre.

C'est ici qu'on rejoint la question spécifique du langage des Noirs. Le « haut fonctionnaire » haïtien qui fait l'objet de la verve gobinienne souffre donc d'une double tare langagière. D'une part c'est un « barbare », héritier tout à la fois d'un mythe romantique (Michel 1981) et d'une représentation très ancienne qui en fait, littéralement, un étranger qui n'a pas accès à la langue commune, un être qui bredouille. Cette incurable *étrangéité* constitue sa vraie nature, celle du « nègre » qui ne pourra tout au mieux que *singer* l'Europe – mais une Europe qui serait

elle-même entrée dans une ère de *psittacisme* généralisé, puisque la presse (dont Gobineau perçoit bien l'extraordinaire pouvoir de diffusion et de répétition) ne ferait que débiter des « lieux communs » démocratiques et philanthropiques issus des Lumières.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le tropisme apathique de ce général sans armée ne le rend pas aphasique. En tant que « pur » Noir, il parle avec les sorciers, traduisant ainsi son identité profonde, celle d'un être superstitieux et primitif. Mais, « contaminé » par la mode de l'égalitarisme européen, il répète sans discernement un discours à la fois absurde en soi (puisque'il repose sur la croyance au progrès) et incompatible avec sa dimension instinctuelle et animale (puisque'il est proche du singe). On peut noter que cette double tare langagière renvoie à l'un des paradoxes centraux dans la pensée de Gobineau : si l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* croit à la permanence des caractéristiques raciales, il est en même temps convaincu, comme d'autres auteurs contemporains (Blanckaert 2009 : 94 et suiv.) que l'Histoire est le produit des mélanges, et que ceux-ci conduisent inéluctablement à la dégénérescence humaine.

Les Noirs prennent bien entendu toute leur responsabilité, qui est plus grande que chez les autres « races », dans le processus généralisé de corruption. Celle-ci intervient dès la plus haute antiquité, et elle a des conséquences sur la langue. Ainsi, lorsque l'auteur de *l'Essai* évoque les migrations des Chamites (lesquels sont pour lui, au départ, une population blanche), il raconte en même temps comment une « race supérieure » est dénaturée jusque dans son usage de la parole lorsqu'elle entre en contact avec une « race inférieure » :

« À mesure que les tribus immigrantes s'étaient trouvées en contact avec les multitudes noires, elles n'avaient pas pu empêcher leur langage naturel de s'altérer ; et quand elles se trouvèrent alliées de plus en plus avec les noirs, elles le perdirent tout à fait » (Gobineau 1983 : 360).

Mais, une fois encore, la dégénérescence raciale et linguistique constitue, pour Gobineau, un phénomène universel, et il en voit aussi des exemples en France, comme chez les Philosophes que « récite » le général haïtien : d'Holbach et Grimm, sans doute stigmatisés en tant que matérialistes et progressistes, sont l'antithèse du pessimisme téléologique qui obsède l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* – alors qu'un Buffon, dans son célèbre article de 1749 sur les « Variétés dans l'espèce humaine » (Duchet 2006), échappait à ce type de vision de l'Histoire en insistant sur l'importance des facteurs environnementaux, toujours susceptibles de faire évoluer une « race » dans un sens ou dans un autre (Blanckaert 2003 : 135). Il y a bien, pour le polygéniste qu'est Gobineau, tout à la fois une « éternelle séparation

des races » (Gobineau 1983 : 274), une hiérarchie de celles-ci (« La variété mélanienne est la plus humble et gît au bas de l'échelle » : *ibid.* : 339), un refus de l'idée de « perfectibilité » humaine (*ibid.* : 288) et, symétriquement, une obsession de l'universelle « décadence » (*ibid.* : 163), que les mélanges raciaux (les « alliages successifs » : *ibid.* : 162) sont censés avoir accélérés.

II. « Sang noir » et « génie artistique »

Malgré son racisme négrophobe, de type déjà biologique (l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races* déplore « l'infusion du sang noir » qui a « tout souillé » [Gobineau 1983 : 370-371]), Gobineau concède tout de même une qualité aux Noirs : celle de contribuer à la création artistique. On peut y voir un paradoxe supplémentaire dans *l'Essai*, mais on peut aussi considérer que ce point de vue a sa logique interne. En effet, le Noir gobinien se situe du côté du corps. Il est déterminé par ses appétits et ses sensations, comme les Blancs le seraient par la raison et l'intelligence. Or, pour Gobineau, dont les goûts esthétiques renvoient au classicisme, et en particulier à la culture grecque, l'inspiration créatrice trouve sa source dans le « soulèvement des sens » (Gobineau 1983 : 472), dans une sorte de *folie* divine que Platon avait exaltée dans le *Phèdre* (245, a-b). On sait en effet que la conception platonicienne de la poésie, qui aura une longue postérité occidentale, repose sur l'idée que le poète est un *inspiré*, qu'il est comme possédé par les Muses, lesquelles plongent son âme dans une sorte de transe. Dès lors, la sensualité exacerbée que Gobineau associe aux Noirs, et qui constitue en principe un signe de leur infériorité par rapport à l'intellectualité blanche, peut se retourner en une caractéristique positive du point de vue de l'art. Voyons comment s'opère ce renversement axiologique, au chapitre VII du livre II, dans *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* :

« Si l'on admet, avec les Grecs et les juges les plus compétents en cette matière, que l'exaltation et l'enthousiasme sont la vie du génie des arts, que ce génie, même lorsqu'il est complet, confine à la folie, ce ne sera dans aucun sentiment organisateur et sage de notre nature que nous irons en chercher la cause créatrice, mais bien au fond des soulèvements des sens, dans ces ambitieuses poussées qui les portent à marier l'esprit et les apparences, afin d'en tirer quelque chose qui plaise mieux que la réalité. Or, nous avons vu que pour les deux civilisations primitives [assyrienne et égyptienne], ce qui organisa, disciplina, inventa des lois, gouverna à l'aide de ces lois, en un mot, fit œuvre de raison, ce fut l'élément blanc, chamite, arien et sémite. Dès lors se présente cette conclusion toute rigoureuse, que la source d'où les arts ont jailli est étrangère aux instincts civilisateurs. Elle est cachée dans le sang des noirs. Cette universelle puissance de l'imagination, que nous voyons envelopper et pénétrer les civilisations primordiales, n'a d'autre cause que l'influence toujours croissante du principe mélanien » (Gobineau 1983 : 472-473).

Les Noirs sont donc tout à la fois en-dehors de la civilisation et à l'origine des productions artistiques de celle-ci. S'ils « n'ont point bâti de grands édifices, des villes superbes », comme l'explique doctement Virey dans son *Histoire naturelle du genre humain* (Virey 1824 : 53), ils participeraient néanmoins, pour Gobineau, du génie créatif à la source des arts. D'une certaine façon, c'est-à-dire par le biais de la théorie platonicienne de la folie poétique, ils contribueraient, mais inconsciemment, aux productions artistiques des différentes « races » humaines. Précisément parce qu'ils seraient irréfléchis et excessifs, entraînés par le feu de leur imagination, ils posséderaient « dans un degré d'intensité tout à fait inconnu aux autres familles humaines » (Gobineau 1983 : 473) cette disponibilité à « subir les impressions que produisent les arts (*ibid.*).

On peut dès lors se demander comment se manifeste, chez les Noirs, ce lien entre sensualité et création. Sans surprise, Gobineau associe à ces derniers deux formes artistiques particulières dans lesquelles ils excellerait, la musique et la danse :

« Parmi tous les arts que la créature mélanienne préfère, la musique tient la première place, en tant qu'elle caresse son oreille par une succession de sons, et qu'elle ne demande rien à la partie pensante de son cerveau. Le nègre l'aime beaucoup, il en jouit avec excès ; pourtant, combien il reste étranger à ces conventions délicates par lesquelles l'imagination européenne a appris à ennoblir les sensations ! » (Gobineau 1983 : 474)

Même raisonnement pour la danse, associée encore plus clairement que la musique à la sensualité (Gobineau 1983 : 476). Le corps est donc nécessaire à l'expression de certaines formes artistiques, mais il véhicule toujours des connotations négatives qui rejaillissent sur les arts en question. Dépourvu du sens du péché chrétien, la pensée de Gobineau n'en est pas moins ancrée dans une vieille tradition occidentale, qu'on peut faire remonter à Platon, celle de la « prison des sens ». D'où l'idée que seul un dépassement de cette « sensualité » envahissante et incontrôlée, donc suspecte, permettrait une forme de création supérieure. Gobineau est alors conduit à imaginer un mélange de deux « races », la noire et la blanche, la première étant en quelque sorte sauvée par la seconde, qui cependant ne pourrait rien produire seule, sur le plan artistique. Alors même qu'il avait stigmatisé la dégénérescence, notamment linguistique, des Chamites blancs au contact de populations noires rencontrées lors de leurs migrations, l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* n'hésite pas à envisager un *mariage* interracial, selon une conception et un lexique qui ne sont pas sans rappeler ceux des saint-simoniens – on pense à la

formule célèbre de Michel Chevalier parlant, en 1832, de la Méditerranée comme du « lit nuptial de l'Orient et de l'Occident » (« Le Système de la Méditerranée », dans Musso 2008 : 117), ou encore, pour rester dans un vocabulaire raciologique, aux *Lettres sur la race blanche et la race noire* (1839), dans lesquelles Gustave d'Eichthal et Ismaÿl Urbain confèrent aux Blancs les prérogatives de la raison masculine, tandis que les Noirs seraient du côté de la féminité corporelle – l'idéal étant une *union* de ces valeurs opposées mais complémentaires, comme le demandait déjà Prosper Enfantin, le chef des saints-simoniens, dans son *Enseignement*, au début des années 1830 (Régnier 1989 : 34). Marqué par la pensée de Victor Courtet (Boissel 1972), lequel était lui-même proche des saint-simoniens, Gobineau développe parfois une forme de différentialisme qui débouche non pas sur l'exclusion de l'autre, mais au contraire sur l'idée d'union. C'est le cas lorsqu'il évoque la nécessaire alliance des « races » pour développer la création artistique :

« Ainsi le nègre possède au plus haut degré la faculté sensuelle sans laquelle il n'y a pas d'art possible ; et, d'autre part, l'absence des aptitudes intellectuelles le rend complètement impropre à la culture de l'art, même à l'appréciation de ce que cette noble application de l'intelligence des humains peut produire d'élevé. Pour mettre ses facultés en valeur, il faut qu'il s'allie à une race différemment douée. Dans cet hymen, l'espèce mélanienne apparaît comme personnalité féminine, et, bien que ses diverses branches présentent, sur ce point, du plus ou du moins, toujours, dans cette alliance avec l'élément blanc, le principe mâle est représenté par ce dernier » (Gobineau 1983 : 476).

En raisonnant sur ce qu'il pense être une spécificité noire en termes d'apport à la création, Gobineau en vient ainsi à imaginer le métissage racial non plus comme une fatalité historique et comme un facteur de dégénérescence humaine, mais au contraire comme une potentialité féconde, voire comme un impératif esthétique. Car le « produit » qui résulte de cette union réunit en lui les qualités propres à chacune des deux « races » qui, prises isolément, seraient incapables d'atteindre à des réalisations artistiques. « Il va sans dire », ajoute Gobineau, « que cet être que j'invente est presque abstrait, tout idéal » (Gobineau 1983 : 476). Il n'empêche qu'en envisageant le mélange sous une forme positive (alors qu'habituellement, comme nombre de ses contemporains, il voit dans les phénomènes d'hybridation un danger), il met en cause la logique binaire et oppositionnelle à l'œuvre dans les sciences humaines et si largement répandue au XIX^e siècle.

Mais ne nous leurrions pas : Gobineau n'est pas un penseur de l'« entre-deux » avant la lettre, pas plus qu'il ne fait l'éloge de la « créolisation » des langues. L'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* est bien un différentialiste et, même lorsqu'il envisage des

mélanges de populations, il réintroduit des hiérarchies, qui vont clairement dans le sens d'une supériorité blanche et européenne. De même que le sang des Phéniciens « fut sans cesse renouvelé et amélioré par des émigrations au moins à demi blanches » (Gobineau 1983 : 441), de même, sur un plan artistique, le mélange doit-il être le fruit d'un savant dosage, toujours au profit des Blancs. Moyennant quoi – et là est sans doute l'un des aspects les plus surprenants dans cette pensée du mélange interracial – c'est la Grèce antique qui réalise, historiquement, le produit de la parfaite alchimie :

« Pour assurer aux arts une véritable victoire, il fallait obtenir un mélange du sang des noirs avec celui des blancs, dans lequel le dernier entrât pour une proportion plus forte que les meilleurs temps de Memphis et de Ninive n'avaient pu l'obtenir, et formât ainsi une race douée d'infiniment d'imagination et de sensibilité unies à beaucoup d'intelligence. Ce mélange fut combiné plus tard lorsque les Grecs méridionaux apparurent dans l'histoire du monde » (Gobineau 1983 : 478).

On sent pointer, ici, une réflexion originale qui ne se développera qu'au ^{xx}^e siècle, et qui culminera dans le livre controversé de Martin Bernal, *Black Athena*, qui cherche à revaloriser l'héritage africain de la Grèce antique (donc de l'Europe), un héritage dont l'auteur assure qu'Hérodote était parfaitement conscient, mais qui aurait été ensuite largement refoulé dans la culture occidentale. Il ne s'agit pas, bien entendu, de faire dire à Gobineau le contraire de ce qu'il soutient habituellement : son esthétique est clairement classique, sa théorie raciale est de nature ethnocentrique, et même son obsession de la supériorité aryenne, qui permet de sortir quelque peu de l'Europe, le porte à valoriser des peuples asiatiques, et non africains. Il n'empêche qu'en s'engageant dans des spéculations sur le rôle positif des mélanges dans la création artistique, il semble oublier momentanément sa propre hantise de la corruption supposée véhiculée par le « sang » noir. Tout se passe au fond comme si, à l'intérieur de sa raciologie, existait un contre-discours permettant d'inverser les signes négatifs associés aux Noirs. Comme si Gobineau, malgré le discours dominant qui traverse (et fonde) l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, envisageait malgré tout, dans un domaine particulier qui ne lui est pas totalement étranger, puisqu'il participe lui-même à la création en tant qu'auteur de textes de fiction, une exception permettant de renverser la hiérarchie des races et des langues dont il prétendait pourtant faire une règle absolue.

Construit en deux parties qui aboutissent à des conclusions différentes sur les caractéristiques associées à la « variété mélanienne » dans l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, cet article voudrait suggérer l'idée que la pensée de Gobineau est peut-être plus complexe qu'il n'y

paraît. Réduits dans un premier temps à une « race inférieure », les Noirs sont déclarés déficients sur le plan langagier, comme l'illustre l'exemple du général haïtien : soit ils demeurent conformes à leur « nature », qui est proche du singe – et, dans ce cas, ils ont à peine accès au langage articulé ; soit ils cherchent à imiter le langage des Blancs – et, dans ce cas, ils reproduisent toutes les tares politiques, issues de l'égalitarisme des Lumières et que Gobineau confère à l'Europe contemporaine. Mais il y a tout de même un moyen de sortir de ce cercle vicieux, ou, plus exactement, l'auteur de *l'Essai* postule que les Noirs auraient en eux une force créatrice dont les Blancs seraient dépourvus, et qui ne pourrait se concrétiser véritablement que par une forme d'hybridité raciale.

On a vu les limites de cet éloge, rare et paradoxal, dans l'œuvre gobinienne, du métissage. Il n'empêche qu'en reconnaissant aux Noirs des qualités artistiques, Gobineau fait un pas que Virey refusait d'accomplir. En effet, si ce dernier reconnaissait que les Noirs étaient sensibles à la musique, c'était pour dévaloriser aussitôt celle-ci (« le son du *tam tam*, le bruit de quelque mauvaise musique, les fait tressaillir de volupté » [Virey 1824 : II, 44]). L'auteur de *l'Histoire naturelle du genre humain* n'hésitait pas à affirmer, pour faire bonne mesure, qu'ils n'ont « point d'art, point d'invention » (*ibid.* : 53). Si l'on veut mesurer l'écart qu'introduit Gobineau, sur ce point, par rapport au discours dominant de son temps, on peut aussi comparer ce qu'il dit de la capacité créatrice des Noirs avec ce qu'écrivait Louis Figuier dans un ouvrage sur *Les Races humaines* très répandu à la fin du XIX^e siècle. L'auteur y reproduit bien entendu nombre de stéréotypes sur la « paresse invincible » des Noirs et sur leur cerveau « plus petit que celui des Blancs » (Figuier 1872 : 591 et 593) ; quant aux arts, ils leur seraient totalement étrangers : « le dessin, la peinture, la sculpture leur sont inconnus », affirme Figuier sans sourciller (*ibid.*, 602). Le progrès civilisateur est certes possible, notamment par l'union des « nègres » ou des « mulâtres » avec des Blancs (*ibid.*, 600), mais, pour l'auteur de ce manuel, les Noirs ne semblent pas doués de la moindre qualité intrinsèque, ni intellectuelle, ni artistique. Chez Gobineau, en revanche, le talent musical qu'il leur attribue est la contrepartie de leur faiblesse cognitive supposée. Même inférieurs aux Blancs, les Noirs de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* restent dotés d'une irréductible spécificité, sans laquelle il n'y aurait tout simplement pas d'art possible. Ce raisonnement est sans doute fortement dérangeant, car il part de prémisses racistes (les Noirs seraient des êtres de pure sensation) pour aboutir à une intuition opposée – comme si Gobineau anticipait imaginativement la découverte de l'« art nègre », ou, pour rester dans le domaine de la musique, le

blues, le jazz, dont les cultures occidentales du ^{xx}^e siècle vont être innervées.

Le differentialisme gobinien comporte deux postures opposées, qu'on peut certes renvoyer dos à dos en les qualifiant toutes deux de racistes, mais qui conduisent néanmoins à des considérations dont les implications épistémiques sont différentes : alors même qu'ils sont stigmatisés comme inférieurs du point de vue intellectuels, les Noirs de Gobineau ont un langage « corporel » qui, précisément parce qu'il échappe à la raison verbale, constituerait la possibilité même de l'art.

Sarga MOUSSA (CNRS, Université de Lyon, UMR LIRE)

Bibliographie :

Bernal, Martin

1996 : *Black Athena : les racines afro-asiatiques de la civilisation classique*, Paris, PUF (trad. fr.)

Biondi, Carminella

2010 : « D'Oroonoko d'Aphra Behn à Zoflora ou la bonne négresse de Picquenard. Métamorphoses de l'héroïne noire dans le roman français du ^{xviii}^e siècle », dans Moussa (dir.), *Littérature et esclavage* (29-38)

Blanckaert, Claude

2003 : « Les conditions d'émergence de la science des races au début du ^{xix}^e siècle », dans Moussa (dir.), *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature* (133-149)

Blanckaert, Claude

2010 : *De la race à l'évolution. Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)*, Paris, L'Harmattan

Boissel, Jean

1972 : *Victor Courtet, premier théoricien de la hiérarchie des races*, Paris, PUF

Boissel, Jean

1993 : *Gobineau, biographie. Mythes et réalité*, Paris, Berg International

Buffon, Georges-Louis Leclerc, comte de

2006 : *De l'homme*, prés. de Michèle Duchet, postface de Claude Blanckaert, Paris, L'Harmattan

Chalaye, Sylvie

1998 : *Du Noir au nègre. L'image du Noir au théâtre (1550-1960)*, Paris, L'Harmattan

Figuier, Louis,

1872 : *Les Races humaines*, Paris, Hachette

Gaulmier, Jean

1965 : *Spectre de Gobineau*, Paris, Pauvert

Gengembre, Gérard

2010 : « *Bug-Jargal*, roman noir », dans Moussa (dir.), *Littérature et esclavage (230-237)*

Gobineau, Arthur, comte de

1983 : *Essai sur l'inégalité des races humaines*, dans *Œuvres*, éd. Jean Gaulmier, avec la collaboration de Jean Boissel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome I

Hoffmann, Léon-François

1973 : *Le Nègre romantique*, Paris, Payot

Hoffmann, Léon-François

2007 : *Faustin Soulouque d'Haïti dans l'histoire et la littérature*, Paris, L'Harmattan

Michel, Pierre

1981 : *Les Barbares, 1789-1848 : un mythe romantique*, Lyon, Presses universitaires

Moussa, Sarga (dir.)

2003 : *L'idée de « race » dans les sciences sociales et la littérature (xviii^e-xix^e siècles)*, Paris, L'Harmattan

Moussa, Sarga (dir.)

2010 : *Littérature et esclavage xviii^e-xix^e siècle*, Paris, Desjonquères

Musso, Pierre (introd. et notes)

2008 : *Le Saint-Simonisme, l'Europe et la Méditerranée*, Houilles, Éditions Manucius

Poliakov, Léon

1987 (1^{ère} éd. 1971) : *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et du nationalisme*, Bruxelles, Éditions Complexe `

Régnier, Philippe

1989 : « Le mythe oriental des saint-simoniens », dans Morsy Magali (dir.), *Les Saint-Simoniens et l'Orient. Vers la modernité*, Aix-en-Provence, Édisud (29-49)

Rey, Pierre-Louis

1981 : *L'Univers romanesque de Gobineau*, Paris, Gallimard

Schmidt, Nelly

2005 : *L'Abolition de l'esclavage. Cinq siècles de combats, XVI^e-XX^e siècles*, Paris, Fayard

Taguieff, Pierre-André

1998 : *La Couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Mille et une nuits

Todorov, Tzevtan

1989 : *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil

Virey, Julien Joseph

1824 : *Histoire naturelle du genre humain*, 2^e éd., Paris, Crochard, tome II